

Du côté de la
Revue des livres
pour enfants (CNLJ)

ENTRETIEN
AVEC
MARIE
LALLOUET

Propos recueillis par
ÉTIENNE GOMEZ

Marie Lallouet a commencé sa carrière en tant qu'éditrice, successivement chez Gallimard, Casterman, Hachette et Bayard Jeunesse, où elle est devenue rédactrice en chef de *J'aime lire* pour être aujourd'hui celle de la *Revue des livres pour enfants*. C'est dans ce cadre qu'elle a dirigé le dossier spécial *Made in France*, présenté successivement en octobre 2017 aux premières Assises de la littérature jeunesse à la BnF, puis à la Foire du livre de Francfort, où la France était invitée d'honneur : treize entretiens avec treize maillons-clés de la chaîne du livre, dont un traducteur, en l'occurrence Bernard Friot, le tout illustrant « l'excellence française » dans le secteur de la littérature jeunesse¹. Marie Lallouet a aussi enseigné pendant une douzaine d'années au master *Métiers du livre et de l'édition de Paris XIII-Villetaneuse*, et publié un guide à l'usage des parents d'enfants récalcitrants à la lecture, *Mon enfant n'aime pas lire, comment faire ?*, qui lui vaut d'être régulièrement sollicitée sur le sujet². Cependant, c'est ici de traduction et de traducteurs que Marie Lallouet a accepté de parler pour TransLittérature.

1 *La Revue des livres pour enfants*, n° 259, juin 2017 ; le dossier *Made in France* a été traduit en anglais dans le cadre d'un numéro spécial diffusé à la Foire du livre de Francfort.

2 *Guide pour aider les enfants à devenir lecteurs*, Bayard, 2007 ; on note aussi une contribution à *Aimer lire : Guide pour aider les enfants à devenir lecteurs*, Bayard, 2004.

Marie Lallouet, vous ne vous présentez pas comme traductrice, mais vous avez traduit plusieurs ouvrages. Est-ce une activité que vous souhaitez laisser dans l'ombre ?

En effet, quand j'étais éditrice, j'ai traduit une dizaine d'albums de l'anglais et deux ou trois de l'allemand, mais je ne peux vraiment pas me prétendre traductrice. Quand il s'agit d'albums, la frontière entre éditeur et traducteur devient poreuse. On est parfois tellement honteux de proposer des forfaits ridicules que l'on peut, je ne dirais pas s'improviser traducteur, mais, si on en a le goût, s'autoriser à mettre la main à la pâte. Pour moi, c'était aussi une façon de gagner du temps, même si le travail est souvent plus compliqué qu'il y paraît. J'ai publié ces traductions sous pseudonyme, parce qu'il faut qu'une traduction soit attribuée. Le pseudonyme m'arrangeait aussi sans doute car que je n'étais pas tout à fait à l'aise avec ce processus.

La bonne nouvelle, c'est que les jeunes lisent, en particulier des traductions, alors qu'on dit souvent qu'ils ne le font pas. Que lisent-ils aujourd'hui ?

Les jeunes ne lisent pas moins que les adultes. Ils lisent sans doute même plus. Le problème, c'est qu'on oublie trop souvent d'accompagner le verbe lire d'un complément d'objet direct. Quand on dit qu'un enfant ne lit pas, c'est souvent qu'il ne lit pas de romans, ou du moins qu'il ne lit pas ce qu'on aimerait le voir lire. Il faut tout simplement accepter qu'un jeune lecteur soit un lecteur différent de soi. Si l'on regarde la lecture des jeunes, à côté du roman (où les genres tels que l'heroic fantasy et la SF se taillent une belle place), la bande dessinée a une grande importance. Le marché français de la bande dessinée s'organise autour de trois cultures différentes : les mangas, les comics et la BD franco-belge, la particularité de ces dix dernières années étant incontestablement la réapparition des comics (le cinéma ayant largement contribué à cette renaissance). D'ailleurs, ces trois familles sont en train de se métisser et les aires géographiques traditionnelles se mélangent, au point qu'on ne les sépare plus dans la *Revue des livres pour enfants*.

Parmi les plus grands succès de la littérature jeunesse française, on trouve beaucoup de traductions, et les traducteurs sont un maillon essentiel dans notre secteur. Pour en revenir à la bande dessinée, je constate avec plaisir que les traducteurs de mangas, très ignorés dans les premières années de l'apparition de ce genre en France, sont désormais mieux reconnus et les traducteurs ont eu raison de se battre pour ça (je pense par exemple à Miyako Slocombe). Il faudra que les traducteurs de comics obtiennent eux aussi une reconnaissance. Il n'est pas rare de trouver encore aujourd'hui des traductions de comics publiées sans le nom de leur traducteur.

Les traducteurs sont-ils assez présents auprès des jeunes lecteurs et dans le monde de la littérature jeunesse d'une façon générale ?

Dans le secteur jeunesse en général, le nom de l'auteur est hélas peu significatif, et le nom du traducteur encore moins. C'est le genre qui prime, et la construction du genre dans l'esprit de l'enfant se fait petit à petit, depuis le moment où il sait lire jusqu'au moment où il entre au collège. À cet âge, un enfant entre dans une bibliothèque ou une librairie pour trouver un roman qui fait peur, un roman qui fait rire, etc., il cherche d'abord à se procurer des émotions, puis il construit ses préférences autour d'un genre identifié, par exemple le roman policier. L'intérêt des jeunes pour les différents acteurs du livre, à commencer par les auteurs et les illustrateurs, ne vient que par la suite, et les adolescents s'intéressent principalement à ceux d'entre eux qui se mettent eux-mêmes en scène sur Internet, par exemple sur Facebook ou sur Youtube.

Il reste que les traducteurs ont un rôle à jouer, et qu'ils le font très bien. Quand un auteur étranger vient en France, il n'est pas rare qu'il soit accompagné de son traducteur, qui peut aussi lui servir d'interprète. Quand j'ai remis le prix Tam-Tam de *J'aime lire* à un auteur norvégien, Erlend Loe, pour *Kurt et son poisson* (La Joie de lire, 2016), son traducteur, Jean-Baptiste Coursaud, était à ses côtés et parlait du livre avec lui devant le public. Le traducteur est très utile quand il s'agit de présenter le livre, de l'incarner, que ce soit aux yeux du public, à des remises de prix ou à des rencontres en librairie ou en classe. Je sais que de nombreux traducteurs font le même travail et

qu'ils rencontrent volontiers le public pour parler à la fois des livres qu'ils ont traduits et de leur métier.

Mais les traducteurs peuvent aussi servir d'intermédiaires dans les échanges culturels en un sens plus large. Ils peuvent par exemple apporter aux éditeurs de nouveaux auteurs – comme c'est le cas de Jean-Baptiste Coursaud et, d'une façon plus générale, des traducteurs de ce que l'on appelle les langues rares – ou même redonner vie à des livres oubliés ou méconnus. Par exemple, c'est grâce à une traductrice, Michèle Lévy-Bram, que nous avons découvert *Inconnu à cette adresse*, de Kressmann Taylor. De ce point de vue, les efforts des traducteurs s'inscrivent dans le cadre plus vaste de la politique mise en place par les différents pays pour la défense et la propagation de leur littérature à l'étranger – c'est ce que fait l'Institut suédois pour la littérature scandinave. De même, Bernard Friot est un grand traducteur, mais aussi un grand militant du rapprochement franco-allemand et franco-italien.

Puisque l'on parle d'échanges culturels entre la France et l'étranger dans le secteur du livre pour enfants, quelles ont été vos plus grandes joies et vos plus grandes déceptions concernant l'acclimation de la littérature française à l'étranger ou, inversement, de la littérature étrangère en France ?

Personnellement, je suis émerveillée de voir comment la France a découvert la littérature scandinave. Le cas offre d'ailleurs une assez belle illustration des mécanismes que nous avons essayé de mettre en lumière dans le dossier *Made in France*. Les pays de l'Europe du nord mettaient certes tous les moyens en œuvre pour faire connaître leur littérature, mais en France leurs efforts n'ont pleinement abouti que grâce à des festivals comme les Boréales, aux subventions du CNL, au Salon du livre de Montreuil, au réseau de libraires qui ont bien accueilli les auteurs des pays nordiques, ou encore au travail des traducteurs qui ont joué le rôle d'agent. C'est vraiment par le jeu de tous ces réseaux, de toutes ces actions que nous pouvons aujourd'hui apprécier la littérature scandinave, que nous avons commencé à découvrir, disons, avec *Fifi Brindacier*. Ces échanges sont beaux à voir. Je vous recommande par exemple le

formidable *Sally Jones*, de Jakob Wegelius, traduit du norvégien par Agneta Ségol et Marianne Ségol-Samoy (Thierry Magnier, 2016), un roman remarquable sur l'histoire d'une gorille mécanicienne hors-pair !

À l'opposé, j'éprouve une grande perplexité devant ce qu'on peut appeler l'éloignement de l'Allemagne. L'Allemagne est un pays limitrophe et c'est démographiquement un grand pays. Pourtant elle apparaît pour nous comme un pays assez petit et plus lointain que la Suède en termes de connivences littéraires, du moins dans le secteur jeunesse. Il est vrai que nous n'avons pas les mêmes habitudes de lecture. L'entrée en lecture se fait différemment en Allemagne, où les romans pour la jeunesse sont souvent beaucoup plus épais qu'en France. Il n'empêche que toutes les infrastructures sont là. Nous avons même une chaîne culturelle partagée, Arte ! Le Goethe-Institut fait un travail remarquable. L'Institut français aussi et, d'ailleurs, les grands auteurs français dans le secteur jeunesse sont traduits en allemand (Marie-Aude Murail, en particulier, est régulièrement traduite par Tobias Scheffel). Pourquoi l'inverse n'est-il pas vrai ? C'est un paradoxe que je constate plus que je ne l'explique. Nous ne sommes sans doute pas assez curieux de la littérature allemande.

La traduction en littérature jeunesse n'est pas chose aisée. La difficulté de la tâche peut-elle être un frein à son rayonnement international ?

En effet. Claude Ponti, par exemple, est pour moi un auteur majeur ; or, j'ai appris tout récemment, et j'ai dû demander confirmation tant je trouvais la nouvelle incroyable, qu'il n'était traduit nulle part ailleurs qu'en Chine. Personne n'accepte de le traduire, parce qu'il joue sans cesse avec la langue. Dans le sens inverse, il y a bien sûr Dr. Seuss, qui n'est traduit en français que depuis peu grâce à la collaboration entre Stephen Carrière et Le Nouvel Attila. Ces deux exemples montrent qu'il ne suffit pas d'être un auteur à succès dans son propre pays pour avoir un rayonnement international. Le talent d'un traducteur, le courage d'un éditeur, jouent aussi un rôle essentiel.

Les grands succès de la littérature étrangère donnent aussi l'impression de bouleverser certaines des catégories éditoriales françaises. Quelles évolutions constatez-vous de ce point de vue ?

Beaucoup de frontières deviennent poreuses, à commencer par la frontière entre littérature jeunesse et littérature générale. C'est un phénomène mondial, dont le processus a été enclenché par *Twilight*, de Stephenie Meyer. J'étais aux États-Unis au moment de la publication de ce livre : aucun repère ne permettait de voir s'il s'agissait d'un roman destiné à un public d'adolescents, de jeunes adultes ou d'adultes. Le phénomène s'est poursuivi avec *Hunger Games*, de Suzanne Collins, qui met en scène des adolescents mais qui vise aussi un public d'adultes.

Le succès de la BD brouille aussi les frontières avec le documentaire d'un côté et le roman de l'autre. La collection Sociorama de Casterman, par exemple, est une collection de grande qualité, du moins du point de vue scientifique, qui rend la sociologie accessible sous la forme de BD. Les Pinçon-Charlot, qui travaillent sur les gens fortunés, ont aussi recouru à la BD afin de toucher un public plus large et de le sensibiliser aux inégalités économiques. D'une manière générale, la BD assimile de plus en plus les genres narratifs, comme la biographie, tandis que les romans illustrés se multiplient. En littérature étrangère, on peut citer le cas du *Journal d'un dégonflé*, de Jeff Kinney, sorte de journal « graphité », mélange de roman et d'illustrations qui s'apparente aussi à la BD. La série est traduite de l'anglais par Natalie Zimmermann aux éditions du Seuil.

Enfin, une autre frontière elle aussi bousculée est celle qui sépare lecture et écriture. De plus en plus, on s'aperçoit que les populations de gens qui lisent et de gens qui écrivent se superposent, et on assiste au curieux phénomène des *fan fictions*. Le partenariat Hachette-Wattpad, instauré à l'initiative de Cécile Téroouanne, offre de ce point de vue un observatoire inédit³.

Par sa nature même, la littérature jeunesse a vocation à accueillir des objets insolites, en particulier en France où elle est très dyna-

³ Ce sujet a d'ailleurs fait l'objet d'un article dans *La Revue des livres pour enfants*, n° 301, juillet 2018.

mique ; cela dit, tout changement est un risque : le livre est un objet culturel, mais aussi un objet commercial et, si les frontières deviennent trop complexes, il peut y avoir blocage. Les éditeurs savent bien que faire des livres est quelque chose d'à la fois étonnamment simple et étonnamment compliqué.

Puisqu'on parle d'éditeurs, les traducteurs ont parfois l'impression que certains d'entre eux contribuent à une supposée simplification de la langue française en supprimant les difficultés comme le passé simple ou les mots rares dans la littérature jeunesse, sous prétexte de lisibilité. Observez-vous personnellement ce phénomène ?

Encore faut-il savoir ce qu'on entend par littérature jeunesse, car cette dénomination recouvre beaucoup de choses différentes. La tranche d'âge 6-8 ans exige une attention particulière. À cet âge-là, les enfants ont déjà une grande expérience, ils ont entendu beaucoup d'histoires, ils ont vu des films, mais tout à coup ils font leurs premiers pas en lecture autonome et cette expérience ne doit pas être un échec. La question de l'accessibilité est donc primordiale dans cette tranche d'âge, et cela vaut pour tous les éditeurs.

Au-delà de 6-8 ans, chaque éditeur a ses partis pris, et comme dans le domaine de la littérature générale, certaines collections peuvent être très ambitieuses (de différentes façons), d'autres moins. De même que P.O.L et Lattès ne publieront pas les mêmes romans, de même L'École des loisirs et Hachette ne défendront pas la même vision de la littérature jeunesse. Et au sein même d'un grand groupe comme Hachette, on notera des différences d'une collection à l'autre. Selon les chiffres indiqués dans le dossier *Made in France* diffusé à l'occasion de la Foire du livre de Francfort⁴, les grands groupes se partagent l'essentiel des parts de marché, mais les « autres éditeurs » représentent plus de 18 % du total. Or il se passe énormément de choses à l'intérieur de ces 18 %... Il faut garder cette diversité à l'esprit.

⁴ Source : GFK pour *Livres Hebdo*.

Et le numérique ? La révolution des modes de lecture annoncée n'a pas eu lieu et elle ne semble pas se profiler non plus dans un avenir proche. Avec le développement actuel des logiciels de traduction automatique, on pourrait craindre l'arrivée de livres connectés, disponibles dans toutes les langues en même temps. Où en est le secteur jeunesse de ce point de vue ?

Le livre papier, notamment le livre de poche, est tellement performant que les liseuses ont surtout un usage périphérique, un rôle de remplacement. Personnellement, j'utilise une liseuse pour des raisons pratiques, quand je suis en voyage. Ma liseuse me permet d'emporter autant de livres que je veux, je peux même en ajouter d'autres en cours de route grâce à ma carte bleue, mais dès que je rentre chez moi, la liseuse prend la poussière. Les livres qui y sont n'en sortent pas, je ne peux pas les échanger, les faire circuler ; une liseuse est aussi un support superficiel, plus adapté pour la lecture de romans « de vacances » par exemple, que pour la lecture d'essais ; la mémoire est sollicitée de façon différente. Peut-être les nouvelles générations, qui ont toujours connu l'écran, verront-elles les choses différemment, mais le livre papier me semble avoir encore un bel avenir devant lui.

En théorie, les ressources spécifiques du support numérique pourraient transformer le secteur jeunesse, en particulier les liens hypertextes et les fichiers audiovisuels et cela s'imagine aisément pour les documentaires ou certains albums. Mais pour l'instant il n'y a aucun modèle économique pour cela et les éditeurs sont plutôt en recul de ce point de vue. La résistance du livre imprimé me semble due aussi, plus fondamentalement, au fait que si un livre ouvre sur d'autres univers, il constitue avant tout un univers clos, où l'on aime s'enfermer. Un livre est un espace de liberté qui se referme comme une bulle autour de son lecteur. Le livre imprimé donne une sensation enveloppante, pas le livre numérique.

Il est vrai que certaines choses vont devenir impossibles à faire sous forme imprimée. De même que l'annuaire est devenu obsolète, on voit de moins en moins de dictionnaires imprimés et on les utilise de moins en moins aussi. Mais Larousse se rattrape en publiant de plus en plus de livres pratiques, y compris des livres de cuisine alors

qu'on prédisait la fin du genre avec l'arrivée de Marmiton. Les livres jolis, les livres intelligents, comme il y en a tant dans le secteur jeunesse, sont donc encore à l'abri pour un bon bout de temps.

Il en va de même pour la traduction automatique. Malgré toute l'énergie qu'on peut y mettre, les résultats restent très médiocres et seul l'anglais semble rendre possibles de tels investissements. Quant au numérique enrichi, il est surtout intéressant pour lire en V.O. : cliquer sur un mot qu'on ne connaît pas sans quitter sa lecture, c'est confortable. Mais d'un côté comme de l'autre, on est bien loin de la disparition des traducteurs !